



BRILL

---

Review: [untitled]

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 31, No. 1/2 (1934), pp. 167-172

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4527061>

Accessed: 05/02/2011 05:11

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

*Med. Res.*, II, à l'Index, s.v. Lu kü, et l'édition du *Si-yeou ki* de K'ieou Tch'ou-ki due à Wang Kouo-wei, f<sup>o</sup> 13). L'orthographe de Siu T'ing aura été influencée par le Lou-keou bien connu de la région de Pékin. Toutefois, dans sa note sur le nom chinois du Kärülän, Wang Kouo-wei n'a pas fait intervenir ce passage de Siu T'ing. Le *Yuan che* dit que Gengis-khan fut enterré au 起輦谷 K'i-lien-kou, ou "Vallée de K'i-lien", et M. H. se demande (p. 549) si ce nom ne serait pas chinois, et à traduire par "das Tal, wo man den Karren hebt oder gehoben hat". Je crois bien plutôt que K'i-lien est une transcription (\*Kiräl?), et Palladius a déjà pensé (cf. Yule-Cordier, *Marco Polo*, I, 248) que K'i-lien pourrait être une abréviation du nom même de Kälürän ou Kärülän. Le terme de 谷 *kou*, "vallée étroite", n'est pas très favorable à cette hypothèse, mais les données du *Yuan che* sont souvent si incertaines dans leur précision apparente que je me garderais bien de rien affirmer.

Toutes ces remarques ne sont pas pour diminuer l'intérêt qu'offrent les travaux d'un savant aussi actif que M. H. Mais mieux vaut peut-être ne pas laisser s'accréditer des formes fausses. En réalité, on ne peut guère travailler sur l'époque mongole sans comparer, combiner et discuter à la fois les sources chinoises, mongoles et persanes; et il faut faire grand cas, malgré leurs erreurs évidentes, des travaux de savants chinois ou japonais comme Ho Ts'ieou-t'ao, Hong Kiun, Li Wen-t'ien, T'ou Ki, et surtout Naka Michiyo et Wang Kouo-wei; ils ont déjà épuré les textes et groupé les matériaux.

Paul Pelliot.

Sir E. Denison Ross, *Sir Anthony Sherley and his Persian adventure, Including some Contemporary Narratives relating hereto*, Londres, G. Routledge, 1933, in-8, xxxviii + 293 pages, avec 2 cartes et 8 planches. [Fait partie des *Broadway Travellers*.]

Anthony, le second des trois frères Sherley, est né en 1565 et mort vers 1636. On sait que les trois frères ont mené une vie aventureuse, et parfois d'aventuriers, et qui intéresse les rapports de l'Europe avec l'Orient. Pour Anthony, la période "orientale" de son activité est marquée essentiellement par son voyage en Perse (1598—1599) et son retour comme ambassadeur persan, de qualité assez incertaine (1599—1601). Sir E. D. R. a exhumé des récits très peu accessibles, et a trouvé une quantité de renseignements nouveaux que l'avenir enrichira encore; les récents *Sherleiana* de M. Fr. Babinger (1932) viennent de montrer tout ce qu'on peut attendre, à ce point de vue, d'une exploration des fonds d'archives de l'Europe continentale. L'un des résultats de l'enquête de Sir E. D. R. est de déterminer l'auteur de la *Relation d'un voyage de Perse* insérée dans les *Relations véritables et curieuses* de Cl. B. Morisot (Paris, 1651); c'est un nommé Abel Pinçon, "maître d'hôtel" d'Anthony Sherley. La juxtaposition du *True Report* anonyme et des récits de W. Parry, d'A. Pinçon et de Mainwaring, avec certains extraits de lettres écrites par Anthony Sherley lui-même, permet de préciser par recoupements nombre de points assez délicats; il n'en reste pas moins, même avec les citations empruntées à Govea, que le rôle respectif et les fortunes d'Anthony Sherley et du moine portugais Nicolao de Melo à Moscou ne nous apparaissent qu'assez confusément. Les conditions de la publication ont d'ailleurs obligé Sir E. D. Ross à n'utiliser qu'une partie de ses notes; tel quel, le livre est très instructif, et on attendra avec impatience celui, à peu près rédigé déjà, que Sir E. D. Ross prépare sur le dernier des trois frères, Robert Sherley.

P. 13: Je soupçonne que le nom de navire "*morizell*" (ou "*morisigne*") est le même que le *marsiliana*, etc., de Jal, *Gloss. nautique*.

P. 27: Je doute que "Chiècagà" puisse être tiré de *kehāya*, et peut-être la finale est-elle le titre d'*αγα*.

P. 47 (et index): Il n'y a guère de vraisemblance à chercher dans "Ancel", informateur de Henri IV, le moine Angelo qui était un des compagnons de Sir Anthony; Henri IV n'a eu aucun contact personnel avec l'ambassade persane, et Ancel est un bon nom français.

P. 159: Il me paraît exclu que, de Constantinople, le prince géorgien Simon-khan ait mené "to Japan" l'horloger français que Pinçon vit ensuite à la cour de Perse; et de même (p. 171), ce ne sont pas des marchands "Japanese" qui peuvent se trouver alors à Astrakhan à côté des marchands persans et arméniens. Dans les deux cas, il doit s'agir d'un nom visant un endroit de la Crimée (Caffa?) ou du Caucase.

P. 171: Pinçon dit ici que le gouverneur russe d'Astrakhan est "parent de l'empereur Jean qui est mort il y a trois ans". D'après Sir E. D. Ross, il s'agirait du tsar Ivan (père de Feodor), mort en 1584. Un peu plus loin (p. 174), Pinçon dit que "le gouverneur d'Astrakhan et le gouverneur de Kazan sont de la race et du sang de l'Empereur qui est mort récemment, et qui était appelé Boris Feritelli; l'Empereur actuel est appelé Rorik et son fils Feodet Borisoïch. Sir E. D. Ross a conclu de là que le récit de Pinçon avait été écrit peu après 1605, date de la mort de Boris Godunov, et s'est demandé si "Feritelli" n'était pas une corruption de Filaret, le nom pris par Feodor, père de Michel Romanov, quand il se fit moine. A mon avis, Sir E. D. Ross s'est trompé. Il est clair que le récit de Pinçon est ici assez incohérent, mais "l'Empereur qui est mort récemment", et à qui le gouverneur d'Astrakhan est apparenté, est évidemment le même que l'Empereur Jean "mort il y a trois ans", et pour qui la même parenté est indiquée. Or Pinçon se trouvait en Russie en 1601; c'est précisément trois ans auparavant, en 1598, qu'est mort le tsar Feodor Ivanovič; Pinçon a pris le patronymique pour le prénom. Par ailleurs, il dit p. 174 que le fils du tsar régnant s'appelle "Feodet Borisoïch"; il faut

évidemment lire Feodor Borisovič, et il s'agit de Feodor, le fils de Boris Godunov. Comme on le voit, ce n'est pas en 1605 que Pinçon écrivit son récit, mais dès 1601. Restent "Boris Feritelli" pour le nom du tsar mort en 1598, et "Rorik" pour celui du tsar régnant en 1601. Mais le texte de Pinçon n'a été imprimé qu'après la mort de l'auteur, et bien des noms sont estropiés dans cette édition de Morisot. Le "Feodet Borisoich" pour le nom du fils garantit qu'il faut lire "Boris", et non "Rorik", pour le nom du père. Ce nom de Boris, auquel "Rorik" s'est substitué dans l'édition, est alors allé indûment se placer devant celui de "Feritelli", altération de Feodor Ivanovič, le tsar mort en 1598. Et ce nom de Feodor, ainsi employé par Pinçon à la p. 174, donne à penser que peut-être, à la p. 171, il parlait correctement de Feodor, fils de Jean, et que Jean seul est resté par faute de copiste ou d'éditeur.

P. 171 (et index, p. 254): "angurie" ou "angourie", au sens de "melon d'eau", "pastèque", est attesté vers la même date non seulement en français et en anglais, mais en hollandais (*Linschoten*, éd. Kern, I, 224, "angurien"), et les dictionnaires espagnols l'enregistrent sous la forme *anguria*; Pinçon (p. 139) semble bien voir là un mot oriental, mais je crois qu'il se trompe. Le grand *Larousse* indique "angourie, du grec ἀγγούριον, sorte de melon d'eau", mais c'est là un mot du grec moderne. La *Grande Encyclopédie* dit qu'*angourie* est le nom vulgaire du *Cucumis Anguria*, avec des renvois à Naudin et à Bois; elle donne en outre *angurie* (*Anguria* Plum.), genre de cucurbitacées, et *angurier*, nom vulgaire de la pastèque en Danemark, appelée *angurye* en Bohême. Mon confrère A. Thomas a bien voulu me communiquer en outre deux renvois au *Dictionnaire de Trévoux* (1771; I, 357 et 358) où *angouria* est donné comme une "espèce de melon d'eau", avec indication d'un nom turc et d'un nom arabe, et où *anguria* est indiqué comme le

“nom que l'on donne dans le Levant aux melons d'eau, tels que ceux de Provence.” Je dois également à M. A. Thomas l'indication de A. de Candolle, *Orig. des plantes cultivées* (4<sup>e</sup> éd. [1896], p. 211), où, sous le mot “concombre”, il est dit: “Les Grecs actuels disent aussi *aggouria*, d'une ancienne racine des langues aryennes, appliquée quelquefois à la Pastèque, et qui se retrouve pour le concombre dans le bohémien *agurka*, l'allemand *Gurke*, etc.” [j'ajouterai le russe *ogurec*, “concombre”]. Pinçon a dû prendre pour un mot oriental le mot européen employé dans le Levant.

P. 181: “...spahies, or chorses”; Sir E. D. R. rétablit en note “*qurchi* — horse-guard”; à la p. 233, dans un texte d'A. Sherley, on a un “courtchibassa” que Sir E. D. R. rétablit en “qurchibashi”. Mais la vraie prononciation ancienne est *gorčĭ*, dont le sens original est “porteur de carquois”.

P. 182: Mainwaring, parlant d'Antioche, écrit: “There lieth St Lawrence who was brought from Come to that place to be buried there.” Sir E. D. R. pense que “Come” est peut-être le “Camul” (Qomul, Ha-mi) de Marco Polo, et qu'il pourrait s'agir de Laurent d'Ancone, martyrisé à Almalĭq (Kulĭa) en 1342; Sir E. D. R. ajoute que “Hami is in the same province as Almalĭq”. Je crois que c'est faire fausse route. Le *l* final de “Camul”, (Qamĭl, Qamul, Qomul) n'est omis que par la transcription chinoise Ha-mi, et cette omission est un fait chinois sans portée pour l'Orient méditerranéen; Qomul est à l'extrémité Est des T'ien-chan, et Almalĭq dans l'Ili, et il n'y a aucune raison qu'on les ait confondus; enfin les martyrs de 1342, que nous connaissons par de rares mentions, ont sûrement été laissés sur place. Mon impression est que “Come” est fautif pour “Rome”, et qu'il s'agit de quelque légende qui faisait transporter à Antioche le corps du saint Laurent connu, celui de Rome et du gril; il ne devrait pas être bien difficile de retrouver trace d'une telle légende ailleurs.

P. 187: Les jeunes "mignons" des cafés tures d'Asie Mineure et de Syrie sont désignés par Mainwaring sous le nom de "Bardashes". La finale semble indiquer un nom d'agent en -ċi; s'agirait-il de \*bardaqċi, en songeant à une origine turque du mot russe *bardak*, "bordel"? Je n'ai pas fait de recherche à ce sujet.

Sir E. D. R. a reproduit une partie de la *Carte de Perse* de G. de l'Isle, parce qu'il y a plusieurs noms du récit de Pinçon qu'il n'a retrouvés que là; je crois qu'en fait c'est à cette relation même que G. de l'Isle les a empruntés, quitte à les situer sur sa carte assez arbitrairement.

Dans sa *Bibliographie* (pp. XXIX—XXXVIII), Sir E. D. R. n'a pas hésité à reproduire, avec leurs particularités orthographiques, des titres de 15 lignes; il eût valu d'indiquer aussi le format et le nombre de pages.

Paul Pelliot.

Edward J. THOMAS, *The History of Buddhist Thought*, Londres, Kegan Paul, 1933, in-8, XVI + 314 pages, avec 4 pl.; 15 sh.

Dans la collection *The History of Civilization* dirigée par M. C. K. Ogden, aucune place ne semble avoir été prévue pour la civilisation chinoise, encore qu'on ait incorporé à la collection une réédition du mauvais livre de E. H. Parker, *A Thousand years of the Tartars*. Par contre le bouddhisme y a reçu un traitement presque de faveur, avec *The Life of Buddha* et *The History of Buddhist thought*, tous deux dus à M. E. J. Thomas. Comme dans son précédent livre, M. Th. se montre ici très au fait de ce qui a été écrit sur son sujet; c'est l'essentiel, car, pour embrasser en 300 pages un domaine si vaste, on ne pouvait attendre de lui une œuvre vraiment originale. Mais la synthèse est bien faite, et la présentation très claire.

La bibliographie des pp. 293—300 est suffisamment copieuse; on s'étonnera un peu, alors que des travaux secondaires sont cités,